

# LE MONDE

## Xenakis au royaume des ombres

Par JACQUES LONCHAMPT. Publié le 29 septembre 1984

Qui pourra dire encore que la musique de Xenakis est sèche, intellectuelle, " sans cœur " et incompréhensible, après avoir entendu Aïs, cette cantate bouleversante donnée jeudi soir (1), grâce au Festival d'automne, en première audition parisienne au Théâtre des Champs-Élysées, trois ans et demi après la création à Munich ?

Une œuvre de sang et de larmes, un voyage au royaume des ombres (Aïs, c'est Hadès, l'enfer des Grecs), pour scruter " les sentiments et sensations du couple mort-vivant que nous sommes ". Xenakis utilise des fragments de l'Odyssée (notamment la visite d'Ulysse aux enfers, où il tente par trois fois vainement de prendre dans ses bras l'âme de sa mère) et de l'Iliade (la mort de Patrocle, fauché dans sa jeunesse), ainsi que deux vers de Sapho : " Un désir me tient de mourir et d'aller voir les rivages de l'Acheron, fleuris de lotus, humides de rosée. " En vingt minutes à peine de musique, nous rejoignons les profondes visions d'un Dante ou d'un Monteverdi.

Sur les déflagrations des cuivres et leurs appels alternés qui se renvoient une note unique, le baryton, amplifié par un micro, jette un cri, comme aspiré par les enfers. Les percussions se déchaînent. La voix gémit en une guirlande de glissando montants et descendants qui reviendront à plusieurs reprises et déclame les textes dans l'extrême grave sur des rythmes antiques.

L'œuvre se renouvelle sans cesse en un tissu serré de cuivres aux accents pressants et sinistres, de longues trames enveloppantes tissées par les cordes, de hurlements furieux de la percussion soliste et des bois, entourant l'admirable profération poétique de Spyros Sakkas.

Un épisode superbe associe la trompette, qui énonce un motif très diatonique, avec le cor anglais en résonance, puis de beaux alliages des bois et du piano, comme un moment d'espoir que viennent submerger les cris de douleur du baryton, les percussions brutales et la marée montante de l'orchestre inexorable.

Le ton est d'une théâtralité sans emphase, direct et poignant ; rarement on a eu cette impression presque physique d'un corps à corps avec la mort, celle qu'a sans doute éprouvée Xenakis en écrivant cette partition d'une authenticité irréfutable. Elle fut jouée magistralement par Sylvio Gualda à la percussion et l'Orchestre national sous la direction ferme, précise et intense de Peter Eötvös.

Au même concert et en contraste complet avec Aïs, était inscrit Erikhtlon pour piano et orchestre, également de Xenakis, où Claude Helffer déchaînait " les forces de la terre " jaillissant en longues " arborescences " pleines de sève sur les mouvements tectoniques de l'orchestre, et deux œuvres de Ligeti : Clocks and Clouds, ravissante aquarelle où les nuages et les horloges échangent leurs rythmes et leurs formes avec cette subtilité rythmique et harmonique propre au compositeur, et San Francisco Polyphony, aux extraordinaires jeux de transparence et de mutations à travers une trame très dense et miraculeusement visible.